



Association
Prix de la Nouvelle
Francophone Inédite

Texte de Nadia BOUKHALFA

1^{er} Prix 2024

Le déménagement

Je m'appelle Paul. Paul, c'est un peu ordinaire comme nom. On ne met rien derrière un nom comme Paul. On ne pense à rien. Ça n'est pas comme Charlie et encore moins comme Chloé. Je m'appelle Paul. Je travaille dans une entreprise d'informatique. J'habite dans un immeuble des années 80 dans le centre ville. J'ai 35 ans, brun, pas très grand, blanc. Je ne suis pas très extraverti, mais je ne suis pas un timide maladif non plus. Disons que j'aime bien le contact des autres par petites doses. Je suis un gars somme toute, relativement ordinaire. La semaine, je ne sors pas. Je rentre du boulot toujours à la même heure et parfois je croise Chloé. Ma voisine de palier. Chloé, elle est parfaite. C'est une fille que tu ne rêverais même pas de voir dans une pub ou dans un film. Elle est comme un temps grammatical dans ma tête, présente, passée et surtout plus-que-parfaite, mais ce dont je rêverais le plus c'est qu'elle fasse partie de mon futur. Ah Chloé ! Comment la décrire ? Elle a une longue chevelure rousse presque rouge qui brille, la peau blanche porcelaine tachetée de taches de rousseur et les yeux d'un vert profond dessinés en amande. Et elle sent tellement bon. Quand je la croise, le rouge me monte aux joues, j'ai les jambes qui font des maracas et le cœur qui joue un solo de batterie, mais je n'ai jamais réussi à lui dire plus qu'un balbutiement de bonjour avant d'enfoncer ma clé dans la serrure et de me précipiter dans mon appartement. Je me liquéfie ensuite dans mon canapé et je me fais le scénario de tout ce que j'aurais dû dire et faire quelques secondes avant.

Au travail ? Ça se passe plutôt bien. On est dans de grands espaces très anonymes, ça me convient mieux que les ambiances d'entreprises familiales. J'ai eu le poste grâce à Charlie. Charlie, c'est mon ami d'enfance. Je l'adore et je le déteste en même temps. Charlie est tout l'opposé de moi, exubérant et très sociable. Il a toujours une patate d'enfer qui fait que le matin, quand il arrive, on a tous le sentiment qu'il a bu dix litres de café et avalé trois boîtes de Guronsan. Charlie est chouette, mais il est tellement énergivore que sa présence seule l'épuise. Et puis Charlie, c'est le roi des plans catastrophes. Dans sa bouche ça sonne toujours comme l'affaire du siècle, le plan infaillible, le truc à ne pas manquer, mais vous êtes presque sûr qu'une fois sur deux ça virera au cauchemar. L'arme de Charlie pour vous convaincre : ses yeux. Si vous doutez, il vous regardera forcément avec des petits yeux

mouillés suppliants qui se marient si bien avec sa petite tête d'ange, que vous finirez par accepter.

C'est exactement ce qui s'est passé pour moi ce matin-là. Charlie est venu me chercher à mon bureau à 10h30 :

- Ouai Paulo ! La frite ? On se boit un petit caf' ? La pause s'impose non ?

- Ok Charlie je termine juste un truc et j'arrive.

Quand j'ai rejoint Charlie à la machine à café, il avait rassemblé autour de lui deux, trois collègues avant d'annoncer :

- C'est la grande nouvelle du jour ! J'ai enfin trouvé l'appart' de mes rêves ! Il est au cinquième avenue Gambetta, dans un magnifique immeuble haussmannien. Grandes baies vitrées, hyper lumineux, vue imprenable et le petit plus les gars... le bar dans la cuisine !

L'heure qui suivit était aux félicitations de tout le monde, jusqu'à ce que Charlie ajoute discrètement :

- Je compte sur vous pour le petit coup de main du déménagement, bien sûr. J'ai calé la date le jour où on devait boire un verre en ville tous ensemble, je pars du principe que vous êtes dispos. On sera nombreux, ça sera vite fait pas d'inquiétude. Et puis l'objectif c'est quand même qu'on inaugure mon bar le plus tôt possible !

Il y a eu comme un flottement dans l'assemblée que Charlie a vite balayé du revers de la main en nous regardant de ses petits yeux de moineau fragile, avant d'enchaîner :

- On se dit rendez-vous chez moi vers 9h30 samedi ok ? Bon ! Va peut-être falloir retourner bosser maintenant et encore merci, Hein les copains !

On est tous resté abasourdi devant la machine à café. Les déménagements, la poisse. C'est le truc auquel tu regrettes toujours d'avoir dit oui, mais qu'invariablement tu n'arrives jamais à refuser.

Quand je suis arrivé chez Charlie le samedi à 9h30, il n'y avait que moi. Charlie m'a accueilli avec un café et son éternel sourire. Je bois toujours mon café sucré, je lui ai donc demandé s'il avait gardé un peu de sucre.

- Dans le placard, sers-toi.

J'ai étouffé un cri de surprise en ouvrant le placard. Il était plein. Toute la vaisselle était là. Je me suis tourné vers Charlie, médusé.

- T'inquiète Paulo ! J'ai quelques cartons vides qui traînent. On va mettre ça dedans en deux temps trois mouvements.

- Charlie t'as d'autres trucs planqués comme ça dans tes armoires ? Et les autres ils arrivent quand ?

- Bientôt t'en fais pas. Marc et Serge ont annulé, mais il y a Luc et Albert qui ne vont pas tarder.

- Albert ? Le mec de la compta ? Celui qui part à la retraite ?

- Oui, c'est ça. Il est sympa hein ? Moi, je l'aime bien. »

J'ai passé mes mains sur mon visage de désespoir et tenté de garder mon sang froid avant de poursuivre :

- Charlie, Albert il n'a pas de souffle, il ne voit rien et il a presque 65 ans. Il va s'épuiser au bout de trois cartons ! Et Mathieu, il vient ?

- Oui je pense, y a des chances.

J'ai repassé mes mains une nouvelle fois sur mon visage. Respirer, garder son calme et tenter de rester positif. Je savais que les plans de Charlie viraient toujours à la catastrophe. Pourquoi je me sentais toujours obligé de dire oui ? Comme si Charlie avait lu dans mes pensées, il m'a dit :

- Bon, allez allez, ça va le faire, on se met au boulot ? On fait les deux trois derniers cartons, ça va faire venir les copains. T'es prêt Paulo, la patate ?

A mon regard mauvais, il n'insista pas plus. J'attaquais le carton de vaisselles pendant que je l'entendais vider ses armoires avec précipitation. Je préférais ne pas aller voir l'étendu du désastre. Luc et Albert sont arrivés dix, quinze minutes après que j'eus fini de vider le placard. Albert avait ses lunettes à double foyer vissées sur le nez et l'air ravi de pouvoir se rendre utile.

- C'est chouette ça mon petit Charlie, un bel appartement avenue Gambetta, c'est la classe !

Quant à Luc, il avait sorti le short de marathonien et le marcel. Il ne lui manquait plus que le pin's « déménageurs bretons » pour passer pour l'homme de la situation.

- Alors vous êtes chauds les petits gars ? Je vous préviens vous allez avoir du mal à me suivre, parce que les déménagements ça me connaît. Je suis imparable !

J'avais une envie profonde de pousser un long soupir et de laisser Charlie avec cette charmante compagnie pour reprendre le court de ma vie monotone. Mais je voyais les petits yeux mouillés de Charlie qui me regardaient en biais. J'étais foutu.

Évidemment, Luc a voulu s'attaquer aux meubles les plus lourds tout de suite. On a descendu le demi palier avec difficulté jusqu'à l'ascenseur pour s'apercevoir que l'armoire géante de la grand-mère de Charlie ne passait pas. On a donc dû se résoudre à descendre les deux

étages par les escaliers. Albert était, comme prévu, épuisé après avoir porté trois cartons, mais il s'accrochait. Luc remontait par les escaliers en sautillant et en sifflotant. Il portait ce qu'il y avait de plus lourd, toujours avec le sourire. Le mâle Alpha était à l'œuvre, il fallait qu'il prouve qu'Hulk n'avait rien à lui envier même s'il souffrait au moins autant que nous.

Mathieu nous a rejoint vers 11h, à demi réveillé :

- Déso' les gars ! J'ai passé une soirée avec une gonzesse hier, pouah la folie, une vraie bombe atomique !

Mathieu est brun, les cheveux gominés. Il roule des mécaniques en marchant. On ne peut pas faire plus caricatural. A l'écouter, c'est l'homme de toutes les conquêtes. Elles se comptent en dizaines bien que nous n'en ayons pas rencontré l'ombre d'une. C'est toujours fini ou compliqué, trop tard ou trop tôt. On écoute donc ses récits fantasmés d'une oreille avec un faux sourire gêné.

Mathieu nous a donné un coup de main entre deux coups de fil « ultra importants » qui durèrent assez longtemps pour que nous nous soyons débrouillés le plus souvent seuls. On avait chargé le camion aux trois quarts sous les consignes expertes du roi des déménagements, le cher Luc, mais force était de constater qu'il nous en restait encore au moins autant à descendre. Nos voitures n'allaient pas suffire et il fallait en catastrophe louer un deuxième camion. Je m'effondrai sur les marches en bas de l'immeuble. J'étais décidé à prendre les choses avec fatalité. Cette journée allait être atroce quoiqu'il arrive, c'était un fait. Charlie finit par revenir avec un petit camion prêté par un ami d'ami. Nous chargeâmes les derniers cartons avant de partir vers le nouvel appartement. Sur place, le cauchemar ne semblait être qu'à ses débuts. Sur l'avenue, nous avons dû tourner et tourner encore avant de nous résoudre à nous garer en warning sur la chaussée pour pouvoir décharger les camions. Charlie n'avait bien évidemment pas pensé à réserver des places de stationnement auprès de la mairie, même en sachant qu'il s'installait sur l'avenue la plus fréquentée de la ville. Les automobilistes s'agaçaient, poussant des jurons, jetant des regards noirs, démarrant en trombe dès que la voie d'en face leur permettait de doubler. La marée-chaussée n'a pas mis longtemps à venir nous tenir compagnie. Pendant que Charlie tentait vainement de convaincre les policiers de ne pas nous mettre d'amende, nous nous dépêchions de vider les camions pour évacuer la voie. Lorsque nous avons chargé le minuscule ascenseur des premiers cartons, dubitatif, j'ai regardé.

- Je croyais que tu habitais au 5ème. L'ascenseur s'arrête au 4ème...

- Ah ben, c'est les immeubles haussmanniens. Le dernier étage de l'architecte est très grand, mais n'est pas desservi par l'ascenseur. C'est un peu la contrepartie d'avoir le plus bel appartement tu vois ?

- Attends, tu veux dire qu'on va se faire le dernier étage par les escaliers ? T'avais prévu de nous prévenir à quel moment exactement?!

Je virai rouge et même Luc qui jouait les vaillants jusque là avait laissé transparaître un petit rictus de panique. Il faut dire qu'il était déjà 13h passées, on avait le ventre vide et la fatigue se faisait sérieusement sentir.

- Oh, allez les gars, si je vous avais prévenus ça n'aurait pas été rigolo !

-Charlie, t'as de la chance qu'une colonne de cartons nous sépare, sinon je crois que je t'aurais étranglé.

-Ouais je sais ! Mais allez souris mon Paulo ça nous fera un sacré bon souvenir !

Luc est sorti de l'ascenseur en premier, toujours sautillant dans son short de marathonien avec deux cartons dans les mains. Albert au bord de l'infarctus entreprit dans un ultime regain d'énergie de monter avec moi la vieille armoire pourrie de la grand-mère de Charlie. Datant de 1665, elle avait vu la révolution et les guerres et sentait surtout très fort le champignon. Je ne le sentais pas, mais pas du tout, mais comme à chaque fois je n'ai pas su dire non. Au milieu de l'étage, Albert commença à montrer des signes de faiblesse. La transpiration dégoulinait de son front, ses lunettes glissaient sur l'arête de son nez et ses bras tremblaient de plus en plus fort. Je tenais tant bien que mal l'armoire endossant toute la charge tout en appelant Mathieu à l'étage d'en dessous pour qu'il lâche son foutu téléphone avant que je ne m'écroule. C'est juste à ce moment là que Luc sautillant telle une biche avec son carton plein de produits de cuisine vit se vider entre ses jambes la totalité du contenu du carton qu'il tenait mal fermé dans ses bras et que le bidon de deux litres d'huile se répandit dans les marches. Albert a paniqué. Il a lâché l'armoire et j'ai glissé dans les marches, aidé par l'huile de tournesol, avant de m'écraser dans le mur aplati par l'antique armoire de la chère mémé de Charlie. J'ai senti mon genou craquer comme quand on désosse un poulet fermier « craaac ». Sec et ferme. J'ai hurlé de douleur. Les gars m'ont difficilement extrait de l'emprise de la formidable armoire qui à mon grand désarroi était intacte. Albert était mortifié et Luc ne sautillait plus du tout.

- Je savais bien que j'aurais pas dû acheter du scotch premier prix, dit Charlie pour essayer de détendre l'atmosphère. Je ne pouvais plus bouger, ma jambe était extrêmement douloureuse. Les pompiers sont venus me chercher et m'ont emmené à l'hôpital sur une civière. Le verdict est tombé assez vite, j'avais les ligaments croisés sectionnés et le ménisque du genou gauche fracturé. J'en avais pour plus d'un mois alité. J'avais réussi à négocier avec le médecin pour rentrer chez moi dès que possible et d'avoir le suivi d'une infirmière à domicile tous les jours. Charlie est venu me rendre visite un peu penaud en me regardant avec ses yeux tout mouillés de petit moineau chétif. Je n'ai pas eu à cœur de le faire culpabiliser. On se connaît depuis qu'on est enfant. C'est Charlie. Il a dédramatisé la situation et m'a promis de venir à la maison me tenir compagnie. Je suis rentré quelques jours plus tard avec l'interdiction absolue de sortir de mon lit. L'infirmière passait très régulièrement s'occuper de moi. Charlie est venu m'installer la télé dans ma chambre,

- Comme ça, on se fera des supers soirées foot mon Paulo !

J'ai fini par m'apercevoir que mon immeuble était bien mal isolé. J'entendais la chasse d'eau de la voisine du dessus mais, plus sympathique, je me rendis compte que ma chambre était

mitoyenne avec le salon de Chloé, la voisine de pallier. Je ne m'en étais jamais rendu compte. A travers la cloison j'entendais tout ce qui se passait chez elle. C'était mes moments d'évasion de l'imaginer dans son salon. J'avais parfois honte, mais en l'absence de tout autre divertissement, j'avais pris le parti que c'était un moyen comme un autre d'échapper à la déprime.

Un soir elle a invité des amies chez elle. J'entendais leurs rires. Elles se racontaient des anecdotes et leurs quotidiens, leurs histoires d'amours aussi. Jusqu'à ce qu'une des amies de Chloé l'interpelle :

- Bon et toi alors Chloé ça avance ou quoi avec le voisin ?

Je restais figé. Le voisin ? Quel voisin ? C'est impossible qu'elles puissent parler de moi. Il devait s'agir d'un autre. Mon cœur commença à s'effriter puis Chloé continua :

- C'est vrai qu'il est vraiment charmant. Il a un petit quelque chose de mystérieux. Il ne m'adresse toujours qu'un vague bonjour quand je le croise et il rentre vite chez lui. Je n'ai jamais osé entamer la conversation. Je ne sais pas pourquoi il m'intimide tellement. Quand je le vois, j'ai le cœur qui s'emballe, c'est bête je sais, mais je n'ai jamais réussi à lui parler.

Elle parlait de moi. Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle était en train de parler de moi ! Je transpirais dans mon lit, c'était dingue. La fille la plus belle du monde, celle sur laquelle je fantasmais depuis tellement de mois pensait à moi aussi!

- Ben tu sais quoi Chloé, c'est le moment. Tu vas prendre ton courage à deux mains et tu vas aller frapper chez lui.

Mon cœur manqua d'exploser ça n'était plus un morceau de batterie, c'était la cinquième symphonie de Beethoven et un orchestre au complet qui cognait dans toute ma poitrine.

- Vous êtes dingues les filles je pourrai jamais y aller.

- Ben pourquoi pas, renchérit une autre. On est là, on t'attend. Tu dis toujours qu'en semaine il rentre à la même heure et ne ressort pas de chez lui. Donc tu y vas et tu lui dis que tu veux faire connaissance avec le voisinage et tu lui proposes de boire un verre. C'est pas si improbable comme proposition. Puis tu verras bien sa réaction. Et puis sérieusement, boire un verre avec une jolie rousse aux yeux verts, ça ne se refuse pas.

Il y a eu un long silence avant qu'elle dise :

- Allez, vous avez raison, je m'en fous, j'y vais.

J'entendis le bruit d'un verre qu'on claque sur une table et les encouragements de ses amies. Elle allait venir frapper à ma porte et moi...Moi j'étais dans le fond de ce foutu lit et je ne pouvais pas bouger d'un centimètre. C'était pire qu'une malédiction. C'était l'horreur absolue. Chloé a frappé et moi je ne sais pas pourquoi j'ai cru que des ailes allaient me

pousser dans le dos et me propulser jusqu'à la porte, mais j'ai juste réussi à faire tomber par terre mon plateau repas dans un fracas suffisamment fort pour être entendu par Chloé. Je ne pouvais rien faire. Si j'avais crié «Je suis là !» Dans le fond de mon lit depuis deux semaines avec une tête de déterré et un vieux caleçon troué, rentre je t'en prie !» Mais quel idiot, quel idiot ! Et maintenant elle devait avoir l'oreille collée à la porte, se demandant pourquoi vu le bruit que je venais de faire, je refusais de lui ouvrir. J'avais l'estomac qui faisait des nœuds tellement ça me torturait. Chloé est rentrée auprès de ses amies.

- Alors ?

- Il était chez lui, mais il n'a pas ouvert.

- C'est pas possible !

- Si je vous jure. Et puis depuis quelques temps, je vois souvent une blonde qui passe chez lui régulièrement. J'ai été vraiment idiote d'y aller.

- Mais non, laisse tomber, c'est pas grave. Au moins, t'es fixée et puis moi j'ai un super mec à te présenter.

J'étais anéanti. J'ai passé les jours qui ont suivi à ruminer et à maudire Charlie. Jusqu'au jour où j'ai enfin pu, pour la première fois, me déplacer avec des béquilles. Ce jour-là, en sortant de chez moi, j'ai croisé Chloé. Je ne sais pas quel courage m'a enhardi, mais je lui ai parlé :

- Salut.

- Salut.

Ses yeux se sont posés sur mes béquilles et sur ma jambe. J'en ai profité pour entamer la conversation.

- Oui, ça c'est un déménagement. Faut jamais dire oui au déménagement d'un pote qui porte la poisse. Tu as peut-être vu passer l'infirmière régulièrement ? Une jeune femme blonde.

- Ah oui.

J'ai vu le rouge lui monter aux joues. Je rétablissais la vérité avec fierté et jugeais en même temps chacune de ses réactions.

- J'étais alité. Impossible de bouger de mon lit. Même répondre à la porte, c'était impossible. Bloqué, bloqué quoi.

Ses yeux se posèrent sur moi. Et c'était à mon tour de sentir le rouge me monter aux joues. J'en faisais peut-être trop. Il fallait que je fasse un peu diversion alors j'ai décidé de jouer le tout pour le tout.

- J'avais l'intention d'aller prendre un petit café en ville, histoire de prendre un peu l'air, on n'a jamais eu l'occasion de discuter. Ça te dirait de m'accompagner ?

C'était ma dernière chance, les cartes étaient jouées. Avait-elle rencontré le «super mec» de sa copine ? Est-ce que je l'intéressais toujours ? J'entendais la cinquième symphonie dans mon cœur impossible à calmer. J'étais suspendu à ses lèvres.

- Oui, un café pourquoi pas.

Si j'avais pu m'envoler à ce moment, je pense que j'aurais atteint la stratosphère. On s'est regardé et on a souri. Je nageais dans le bonheur. Chloé restait à mes côtés en descendant doucement les marches. Arrivé dans la cage d'escalier, m'approchant de la lumière de l'entrée, j'avais le sentiment de planer, d'être un ressuscité parmi les morts, guidé tel Eurydice par Orphée à la sortie des enfers. Et là, Charlie a déboulé. Il est arrivé de nulle part, brisant en une seconde toutes les envolées oniriques de mon esprit :

- Eh mon Paulo ! Ça y est, tu marches enfin ! C'est génial !!!

Et se tournant vers Chloé :

- Enchanté ! Je venais te voir mon Paulo ! Je suis content, tu galopes presque ! Et ça tombe bien parce qu'il faut que je te parle d'un plan de fou...

Je l'interrompis, le tenant bien fermement par le bras :

- Charlie, écoute-moi bien, plus jamais je ne te dirai oui. PLUS JAMAIS !

J'ai repris mes béquilles, souris à ma belle Chloé et pris le large sous le regard stoïque de mon vieux Charlie.